

CEUX
QUE JE SUIS

OLIVIER DORCHAMPS

CEUX QUE JE SUIS

Roman



VOIR DE PRÈS

© Finitude, 2019

© 2020, Voir de près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-215-8

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

à mon ami Ramzi J.

*à tous ceux
que l'espoir a guidés sur les routes
de l'exil et qui ont vécu de nostalgie*

« Tâchez de garder toujours
un morceau de ciel au-dessus
de votre vie. »

Marcel Proust,
Du côté de chez Swann

1

Il a souvent fait ça ; rentrer tard sans prévenir. Oh, il ne buvait pas et ma mère avait confiance, il travaillait. Il travaillait depuis trente ans, sans vacances et souvent sans dimanches. Au début, c'était pour les raisons habituelles : un toit pour sa famille et du pain sur la table, puis après qu'Ali et moi avons quitté la maison, c'était pour ma mère et lui ; pour qu'ils puissent se les payer enfin, ces vacances ! En embauchant Amine pour les tâches lourdes au garage, il avait souri : non seulement il aidait un petit jeune qu'il connaissait depuis toujours, mais en plus il allait pouvoir emmener ma mère au cinéma, au restaurant, à

la mer ; la gâter. Et la vie aurait moins le goût de fatigue.

J'avais des scrupules à partir en congés quand je le voyais trimer comme ça. On nous le reproche assez, à nous les enseignants, d'être constamment en vacances. Cet été, j'ai passé un mois et demi de *far-presque-niente* dans les Algarves, chez des amis. Je dis *presque* parce qu'il y a les cours à préparer d'autant que, cette année, j'ai des Terminales pour la première fois. Capucine m'avait rejoint les deux dernières semaines. Mon père a toujours trouvé extravagant que je passe mes vacances à l'étranger, mais j'en ai besoin pour affronter la rentrée et son troupeau d'ados qui se fichent de l'Histoire-Géo, comme du reste

d'ailleurs. Cette violence étouffée de l'adolescence, je n'ai qu'à fermer les yeux pour me la rappeler : les angoisses, les humiliations, les coups de cœur, de gueule. Les maux de ventre. De toutes ces peurs, celle qui m'a traqué jusqu'à l'agrég et me traque encore parfois, c'est la crainte de décevoir.

Au retour du Portugal, il y a trois jours, j'appréhendais un peu la reprise. Capucine m'a rassuré. *Prof au lycée à vingt-neuf ans, c'est flatteur, tu comprends ? Tu es brillant. Tu as toute la vie devant toi !* J'ai souri et elle a annoncé qu'on se séparait. Elle a dit « *on* », comme quand elle lançait *et si on allait au cinéma, ce soir ?* ou bien *on devrait se faire un petit week-end à*

Barcelone ou encore *on n'est pas allé au resto depuis des semaines*. Puis le sempiternel *on n'est pas fait l'un pour l'autre, tu comprends ?* a guillotiné tout espoir, alors j'ai répondu d'accord. Pas parce que j'avais envie de rompre, mais parce que ses « *on* » sonnaient comme des « *je* » et qu'elle avait déjà pris sa décision.

Pendant quatre ans, elle m'a seriné que je devrais faire davantage de sport, que je ne lève pas suffisamment les yeux de mes bouquins, que j'ai trop d'opinions sur tout et à présent elle m'assène que je suis brillant mais qu'elle sera plus heureuse avec un autre, sans doute médiocre. Ça elle ne l'a pas dit, mais ça m'a fait du bien de le penser. Elle a rencontré quelqu'un,

c'est très récent, ça date du début de l'été. Elle est déjà très amoureuse. Il est de Rennes. Elle m'a donné tous les détails, comme à une vieille copine. Un banquier breton qui jongle avec des millions entre Londres et Singapour. Médiocre, comme je disais ! *C'est la vie, tu comprends ?* a-t-elle répété avec un air d'évidence. Pourquoi est-elle venue avec moi au Portugal alors ? Elle ne voulait pas gâcher les billets d'avion. Et puis elle voulait voir si elle pouvait sauver notre couple. Ce coup-ci elle n'a pas dit « *on* ». Je me suis dit que son banquier lui avait proposé des vacances en Bretagne et qu'elle était venue au Portugal parce que la météo y est moins risquée que dans le Finistère. J'ai souri et elle a pris la mouche. C'est exactement

ça qu'elle n'arrive plus à supporter, mes sourires. Elle n'en peut plus de ce bonheur fataliste qui me rend béat. Ça fait quatre ans que je souris sans m'apercevoir qu'elle est malheureuse. *Oui, malheureuse !* Quatre ans que nous nous enfonçons dans cette routine qui la ronge. Il n'y a que moi qui ne m'en rends pas compte, tout le monde le lui a dit. En effet, je ne m'étais pas rendu compte qu'elle me trompait. Depuis combien de temps ? Depuis trois ? Quatre mois ? *Qu'est-ce que ça peut faire ? J'ai besoin de changement, tu comprends ? Du changement !* Et elle est partie.

Mon père nous a toujours dit, à Ali, Foued et moi, de nous méfier des femmes aux noms de fleurs, *elles ont*

*souvent davantage d'épines que de parfum. Il avait connu une Rose à Casablanca dans sa jeunesse. Il n'en parlait jamais. Le lendemain de ma première déception amoureuse, je lui avais demandé si les chagrins que nous laissent les filles s'estompent avec le temps. Il m'avait simplement répondu *il y a des piqûres qui font souffrir toute la vie. Et même après.**

Il avait désapprouvé mon choix pour les vacances d'été. *C'est cher le Portugal*, avait-il murmuré en dodelinant de la tête ; *mon fils, tu dois apprendre à faire des économies si tu veux des enfants*. Lui, qui a passé sa vie à traquer le moindre sou, ne comprenait pas que notre génération n'épargne pas

l'essentiel de son salaire. J'avais beau lui dire que je n'avais aucune envie de fonder une famille, il s'en débarrassait dans un haussement d'épaules. *Si ta mère et moi on aurait le luxe de prendre des vacances, on choisira toujours le Maroc, et toi et tes frères aussi, tu devrais. Tu es français, c'est vrai, mais tu es aussi marocain, mon fils.*

Il avait raison. J'aurais sans doute mieux fait d'aller à Agadir ou Essaouira. Même à Casa, voir la famille. Capucine n'aurait pas pris le risque d'aller en pays musulman, *pas en ce moment, tu comprends ?* Elle aurait passé ses vacances à se geler les os sur la plage de Perros-Guirec avec son amant et c'est moi qui rirais à présent.